

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection 1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection 1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item 51. Val-Richer, Samedi 30 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

51. Val-Richer, Samedi 30 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Deuil](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document *est une réponse à* :



[51. Paris, Mercredi 27 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-30

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai tant à vous dire, tant à propos de votre n°51, que je ne sais si je ne ferais pas mieux de faire comme vous voulez et d'attendre le 6.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°94/130-132

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 200-201, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/273-281

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°51 Val-Richer, Samedi 30 6 h. 1/2

J'ai tant à vous dire, tant à propos de votre N°51, que je ne sais si je ne ferais pas mieux de faire comme vous voulez, et d'attendre le 6. Je pourrais même attendre plus loin et vous ajourner, pour ma réponse comme je l'ai déjà fait à un an, deux ans. Les ajournements me plaisent. Il me semble que je prends possession de l'avenir. Mais aujourd'hui ; je ne puis pas. Quand je vous vois une idée, une impression qui met entre nous, je ne dis pas un nuage, mais tout ce qu'il y a de plus léger, une plume dans l'air, un grain de sable. Sans vos pas, il faut qu'à l'instant même je la repousse, je l'écarte que je rétablisse, de vous à moi, la parfaite sérénité, la parfaite confiance, la parfaite égalité. C'est mon droit, c'est mon premier besoin, Madame. Je ne puis souffrir que rien manque, dans votre pensée ou dans la mienne à notre affection. Je ne veux la perfection que là ; mais là, je la veux, je la veux tout à fait.

Comment dirai-je ? En y pensant, je trouve ce que vous me dites un peu ridicule et bien plus ridicule d'y répondre. J'ai eu un moment envie d'y répondre en riant, de vous envoyer la lettre d'un homme de vingt ans, bien jeune, bien ignorant bien ignoré, très épris, ne sachant pourquoi, surpris en effet, comme vous dîtes autant que charmé. A coup sûr, vous me l'auriez renvoyée en me disant que la poste s'était trompée, que ce n'était pas moi qui avais écrit cela. Vous vous seriez chargée de ma réponse Madame. Mais quelque vraie que celle-là eût été, je n'en veux pas. J'en veux une sérieuse, très sérieuse. Je ne sais pas rire si près de votre cœur et du mien.

Nous sommes du même âge, Madame. Je conviens qu'à titre d'homme. je suis un peu plus jeune que vous ; et peut-être y a-t-il des mathématiciens, des Statisticiens qui sauraient évaluer en chiffres la différence. Mais moi madame, je ne suis pas un chiffre. Je suis une créature vivante gouverné par mes impressions, mes idées, mes goûts, parfaitement indifférent aux goûts, aux idées et aux impressions des autres, ne tenant nul compte, pour ma vie intime, ma vraie vie, de ce que pensent, font, aiment ou n'aiment pas les autres, ne songeant seulement pas aux conventions, aux habitudes, aux routines des autres, ne consultant que moi, ne croyant que moi et le plus tranquille, le mieux établi des hommes dans mes sentiments et mes plaisirs, quand ils sont tels que je les veux moi, pour moi. Et je suis très sûr que je suis à cet égard, plus exigeant, et plus ambitieux que qui que ce soit.

J'ai épousé une femme qui avait près de quatorze ans de plus que moi, et puis une femme qui en avait quinze de moins. Ni l'une ni l'autre, je vous en réponds, ne s'est aperçue une minute de la différence. C'est que je les aimais vraiment. C'est qu'elles répondaient vraiment à tous mes goûts, à tous mes désirs. C'est quelles

m'aimaient de toute leur âme. Et leur âme était haute, leur cœur tendre, leur esprit rare. Elles appartenait l'une et l'autre et par leur nature et par leurs habitudes de toute sorte, à la région la plus élevée. Il me faut tout cela. Tant que j'ai vécu auprès d'elles, j'ai senti mon affection croître comme mon bonheur. Et quand Dieu me les a enlevées, j'ai senti que je perdais, non seulement le bonheur dont j'avais joui, mais, un bonheur inconnu, inépuisable, toujours nouveau qu'elles avaient à me donner et moi à recevoir.

Dieu me traite avec une bonté, une magnificence dont je suis à la fois fier et confondu. Il vous amène vers moi, vous venue de si loin, si étrangère à mon pays, à mon passé, si imprévue, pour moi, et pourtant si sympathique à moi, à mes goûts, à mes désirs, à tout mon être, vous d'une si grande nature, d'un esprit si élevé et si aimable, d'un cœur si vif, d'un caractère si passionné et si doux ! Vous arrivez où je suis en deuil, désolée, ne regardant à rien, ne vous souciant de personne, cherchant à votre peine un peu de soulagement à vos ennuis un peu de distraction que vous n'aviez jamais l'air de trouver, donnant à tout le monde, l'idée d'un mal incurable et d'une créature supérieure à jamais abattue, isolée. Et un jour, vous me laissez voir, vous me dites que je vous consolerais, que je vous relèverais, que vous m'aimerez, que vous m'aimez, que nous retrouverons vous en moi, moi en vous cette intimité, ce bonheur qui surpassent, qui dominent tout ce qu'il y a sur cette terre, toutes ses joies et toutes ses douleurs ! Voilà ce qui est Madame. Voilà ce qui nous est arrivé à vous et à moi. Et vous venez me dire que vous êtes de dix mois plus âgée que moi ! Et il vous vient de là un doute qui vous préoccupe, qui vous empêche d'avoir foi, pleine foi en moi, dans mon affection, dans votre bonheur. Et vous me demandez si, moi aussi, je ne m'apercevrai pas un jour que je suis dix mois, plus jeune que vous ? Ah Madame, que voulez-vous que je vous dise ? En vérité, vous nous replacez trop l'un et l'autre dans la foule. Je ne suis pas modeste. Je veux être pour vous tout ce que vous êtes pour moi, que vous trouviez en moi tout ce que je trouve en vous. Mais on nous faisant trouver. vous à moi, moi à vous, hors de toute prévoyance, de toute attente, quand notre vie intime à l'un et à l'autre semblait finie. Dieu a fait pour nous un miracle. Il y aurait plus que de l'ingratitude, il y aurait de la folie à n'en pas sentir la merveille, à n'en pas jouir avec une reconnaissance, une confiance un ravissement sans mesure comme le bienfait.

10 heures 1/2

Je ne comprends rien, rien du tout à ce retard qui me désespère. Je vous ai écrit comme à l'ordinaire. Ma lettre a dû partir de Lisieux jeudi avant-hier. Vous en aurez eu deux ce matin. C'est impossible, autrement. Mais je n'en suis pas moins désolé. Adieu, Adieu. Vous avez bien raison. Il faut être ensemble. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 51. Val-Richer, Samedi 30 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-30.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/975>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur200-201

Date précise de la lettreSamedi 30 septembre 1837

Heure6 h 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

91 = 1

J'ai écrit à vous hier, tout à propos de votre N° 51, que je ne sais si je ne fais pas mieux de faire comme vous voulez, et d'attendre le C. de pouvoir même attendre plus tard, et vous ajoutez, pour ma réponse, comme j'ai déjà fait, à un ou deux ans. Je salue bien sûr en pleurant. Il me semble que je prends possession de l'avenir. Mais, néanmoins, je ne puis pas. Quand je vous vois, une idée, une impression qui me entre dans le cœur, je ne dis pas un nuage, mais tout ce qu'il y a de plus léger, un plume d'air, un grain de sable dans vos pas, il faut qu'à l'instant même je la repousse, je l'écarte que je rétablisse, de vous à moi, la parfaite sérénité, la parfaite confiance, la parfaite égalité. C'est mon droit, c'est mon premier besoin, Madame. Je ne puis souffrir que rien manque dans votre pensée ou dans la mienne, à notre affection. Je ne veux la perfection que là; mais là, je la veux, je la veux tout à fait.

Comment dirai-je ? En y pensant, je trouve ce que vous me dites un peu ridicule, je suis plus ridicule d'y répondre. J'ai eu un moment envie

Je n'y réponds en vous, de vous envoyer la lettre d'un
homme de vingt ans, bien jeune, bien ignorant, bien
ignorant, bien spirituel, ne sachant pourquoi, lueprie en
effet, comme vous dites, autant que cherché, à l'emp
dus, vous me l'avez prouvé en me disant que
la poste s'était trompée, que le hôte n'était pas moi qui
avais écrit cela. Vous vous étiez chargée de ma
réponse, Madame. J'en ai quelque idée que celle-là
eût été, je n'en veux pas. Je n'en veux pas de votre
bienveillance. Je ne suis pas sûr de vous, de votre
cœur et du mien.

Vous comme du même âge, Madame. Je
crois, qu'à l'âge d'homme, je suis un peu plus
jeune que vous ; et peut-être y a-t-il de
mathématicien, de statisticien, qui calculent
évaluer en chiffres la différence. Mais moi, Madame,
je ne suis pas en chiffres. Je suis une créature
vivante, gouvernée par mes impressions, mes idées,
mes goûts, parfaitement indifférent aux goûts, aux
idées et aux impressions des autres, ne tenant nul
compte pour ma vie intérieure, ma vraie vie, de
ce que pensent, font, aiment ou n'aiment pas
les autres, ne changeant d'instincts par aux
conventions, aux habitudes, aux routines des
autres, ne consultant que moi, ne voyant que moi,
et le plus tranquille, le mieux établi de hommes,
dans mes sentiments et mes plaisirs, quand il

vous êtes que j'
très sûr que j'
plus ambassadeur

J'ai épousé
aux de plus q
avait quinze a
en adpense, me

C'est que
répondant vob
dand. C'est q
Et leur aim de
rare. Elle app
nature et par
regards la plus
qui suis vob
croître comme
les à cause
la bonté d'au
inéprouvable, la
d'homme et m

J'ai me
dant je suis à
Amère vers m
étrangère à m
pauvre moi, et
mes goûts, à
d'une si grand

que Dieu
me avait bien
donné en
moi. Le coup
était que
c'était que
ce n'était
pas celle-là
l'âme
de votre

tant-êto que je les voyais, moi, pour moi. Si je suis
très sûr que je suis, à cet égard, plus exigeant et
plus ambivalent que qui que ce soit.

J'ai épousé une femme qui avait près de quinze
ans de plus que moi, et puis une femme qui en
avait quinze de moins. Et l'une et l'autre, je vous
en réponds, ne s'est aperçue une minute de la différence.

C'est que je les aimais vraiment. C'est qu'elle
répondait exactement à tous mes goûts, à tous mes
désirs. C'est qu'elle incarnait de toute sa âme
et de tout son être haute, son être bas, son esprit
rare. Elle appartenait l'une et l'autre, et par sa
nature et par ses habitudes, de toute sorte, à la
région la plus élevée. Il me faut tout cela, vous
sais-je bien, moi. Elle, j'ai senti mon affection
croître comme mon bonheur. Et quand Dieu me
lui a enlevé, j'ai senti que je perdais non seulement
le bonheur dont j'avais joui, mais un bonheur inconnu,
irremplaçable, toujours nouveau, qu'elle arrivait à me
donner et moi à recevoir.

Dieu m'a tenu avec une bonté une magnificence
dont je suis à la fois fier et confondu. Et vous
arriver vers moi, vous venue de si loin, si
étrangère à mon pays, à mon passé, si imprévue
pour moi, et pourtant si sympathique à moi, à
mes goûts, à mes desirs, à tout mon être, vous
avec si grande nature, son esprit si étalé et si

N° 1

aimable, d'un cœur si vif, d'un caractère si passionné
 et si bon ! Vous arriviez où je suis, en deuil,
 désolé, ne regardant à rien, ne vous laissant de
 personne, cherchant à votre peine un peu de
 soulagement à vos larmes, un peu de distraction
 que vous n'aviez jamais l'air de trouver, dormant
 à tout le monde l'idée d'un mal incurable et
 d'une relation supérieure à jamais abattue,
 voilà. Et un jour, vous me laissiez voir, vous
 me disiez que je vous consolais, que je vous
 réjouissais, que vous m'aimiez, que vous m'aimiez,
 que vous retrouveriez, vous en moi, moi en vous,
 cette intimité, le bonheur qui surpassent, qui
 dominent tout le reste y a été cette terre, toute
 les joies et toutes les douleurs !

Voilà ce qu'est, Madame, voilà ce qui nous
 est arrivé, à vous et à moi. Et vous venez me
 dire que vous êtes de dix mois plus âgé que
 moi ! Et il vous vient de là une doute qui vous
 préoccupe, qui vous empêche d'avoir foi, pleine
 foi en moi, dans mon affection, dans votre
 bonheur. Et vous me demandez si, moi aussi,
 je ne m'apercevrai pas un jour que je suis, de
 dix mois, plus jeune que vous !

Mais, Madame, que voulez-vous que je vous
 dise ? En vérité, vous vous replacez trop bien

propos de votre
 par moi, de je
 l'attendre, le C.
 et vous ajoutez
 déjà fait à un
 me plaisant. Et
 de l'avenir. Ma
 Quand je vous
 mes larmes, vous
 tout ce qu'il y
 l'air, un grain
 l'instant même
 délabré, de v
 la prospérité, tant
 mon deuil, est
 de ne puis-je
 votre pensée en
 affection. Et
 là, je la veux.

Comment
 ce que vous me
 ridicule. Et y rep

de l'autre dans la foule. Je ne suis pas modeste. Je
veux être pour vous tout ce que vous êtes pour
moi, que vous trouviez en moi tout ce que je
trouve en vous. Mais en nous faisant trouver
vous à moi, moi à vous, hors de toute prérogative
de toute attente, quand notre vie s'élève, à l'un
et à l'autre, semblerait finie. Dieu a fait pour
nous un miracle. Il y aurait plus que de
l'ingratitude, il y aurait de la folie à ne pas
sentir la merveille, à ne pas jamais avec une
reconnaissance, une confiance, un ennoblement
vous mériter comme le bienfait !

10 h. 1/2.

Je ne comprends rien, rien de tout à ce retard qui
me déçoit. Je vous ai écrit comme à l'ordinaire.
Ma lettre a dû partir de Litzing lundi, avant
hier. Vous en avez eu dans le matin. C'est
impossible autrement. Mais je suis sûr par moi-même
d'être sûr. Adieu. Adieu. Vous avez bien raison. Il
faut être ensemble. Adieu.